**Husserl *La crise de l’humanité européenne et la philosophie***

La science mathématique de la nature est une technique merveilleuse pour faire des inductions d'une productivité, d’une probabilité, d'une précision et d'une évaluation calculée qui ne pouvaient auparavant pas même être pressenties. En tant que production, elle est un triomphe de l'esprit humain. Mais en ce qui concerne la rationalité de ses méthodes et théories, elle est une science tout à fait relative. Déjà, elle présuppose le point de départ principiel qui est lui-même dépourvu de rationalité véritable. De même que le monde environnant intuitif simplement subjectif est oublié dans la thématique scientifique, de même le sujet au travail lui-même est aussi oublié et le scientifique ne devient jamais un thème. (En ce sens, la rationalité des sciences exactes s'inscrit, de ce point de dans le prolongement de la rationalité des pyramides égyptiennes.) Depuis Kant bien entendu, nous avons une théorie propre de la connaissance et, d'autre part, la psychologie est bien là qui prétend être, de par ses revendications d'exactitude scientifique, la science générale fondamentale de l'esprit. Mais notre espoir d'une rationalité véritable, c'est-à-dire d'une intelligence véritable, est ici comme partout déçu. Les psychologues ne remarquent aucunement qu'eux non plus n'accèdent pas à eux-mêmes en tant que scientifiques opérants, ni à leur monde environnant de la vie en tant que thème. Ils ne remarquent pas qu’ils se présupposent par avance nécessairement en tant qu'hommes en communauté dans leur monde environnant, en tant qu'hommes du temps historique, lors même qu'ils veulent par là même atteindre cet objectif de la vérité en soi, valable absolument pour chacun. Par son objectivisme, la psychologie ne peut en aucune manière admettre pour thème l'âme, c'est-à-dire le moi qui agit et pâtit, en son sens propre et essentiel. Si elle peut objectiver et traiter de manière inductive le vécu de valeur, le vécu de volonté, dispersés dans la vie corporelle, le peut-elle aussi à propos des fins, des valeurs, des normes, peut-elle faire de la raison son thème, disons en tant que « disposition » ? Cela reviendrait à négliger entièrement le fait que l'objectivisme, en tant que production authentique du chercheur s'orientant à partir de normes véritables, présuppose précisément ces normes, donc cela reviendrait à négliger ceci que l'objectivisme ne saurait être dérivé de faits, car les faits sont déjà en cela pensés comme des vérités, et non comme des imaginations. Bien entendu, on perçoit ici les difficultés qui se présentent ; c'est ainsi que s'embrase le conflit du psychologisme. Mais rien n'est fait lorsque l'on refuse un fondement psychologique des normes, avant tout des normes de la vérité en soi. Le besoin d'une réforme de toute la psychologie moderne se fait en général sentir plus que jamais, mais on ne comprend encore pas qu'elle n'ait pas réussi du fait de son objectivisme, qu'elle n'ait pas atteint en général l'essence propre de l'esprit ; on ne comprend pas non plus qu'il y ait contresens à isoler l'âme pensée objectivement et le changement de sens psycho-physique qu'elle a donné à l'être en communauté. Certainement, elle n'a pas œuvré en vain et elle a aussi produit beaucoup de règles empiriques d'une valeur pratique. Mais elle est aussi peu une psychologie véritable que la statistique morale avec ses connaissances de non moins grande valeur n'est une science morale. Pourtant, le besoin ardent d'une compréhension de l'esprit se présente partout à notre époque, et l'obscurité de la relation méthodique et objective entre les sciences de la nature et les sciences de l'esprit est presque devenue insupportable. Dilthey, l'un des plus grands scientifiques de l'esprit, a mis toute son énergie vitale en œuvre pour élucider la relation de la nature et de l'esprit, et la production de la psychologie psycho-physique, qui doit être, ainsi qu'il le pensait, complétée par une nouvelle psychologie analytique et descriptive. Les efforts de Windelband et de Rickert n'ont malheureusement pas apporté la lumière attendue. Eux comme les autres demeuraient prisonniers de l'objectivisme ; et a fortiori les nouveaux psychologues réformateurs qui croient que toute la faute revient au préjugé longtemps dominant de l'atomisme, et qu'une nouvelle époque est arrivée avec la psychologie de la totalité. Mais rien ne peut être amélioré tant que l'objectivisme, né d'une attitude naturelle à l'égard du monde environnant, n'a pas percé à jour dans sa naïveté, et que la connaissance qui fait de l'appréhension dualiste du monde, au sein de laquelle nature et esprit doivent valoir comme des réalités de sens équivalent, quoique fondés causalement l'un sur l'autre, n'est pas brisée de part en part à titre d'absurdité. Je suis tout ce qu’il y a de plus sérieux lorsque je pense qu'une science objective de l'esprit, une doctrine objective de l'âme, objective au sens où elle n'attribue d'existence aux âmes, aux communautés personnelles, que dans les formes de la spatio-temporalité, n’a jamais existé et n'existera jamais.

L'esprit et même seul l'esprit existe en lui-même et pour lui-même, il est indépendant et, dans cette indépendance et seulement en elle, il peut être traité de manière véritablement rationnelle et de fond en comble scientifiquement. Mais en ce qui concerne la nature dans sa vérité scientifique, elle n'est indépendante qu'apparemment et n'est amenée qu'apparemment pour elle-même à la connaissance rationnelle dans les sciences de la nature. Car la vraie nature dans son sens scientifique est le produit de l'esprit du chercheur des sciences de la nature, elle présuppose donc la science de l'esprit. L'esprit est essentiellement capable de mettre en œuvre la connaissance de soi et, en tant qu'esprit scientifique, la connaissance scientifique, et ce, de manière répétée. Ce n'est que dans la pure connaissance des sciences de l'esprit que le scientifique n'est pas concerné par l'objection selon laquelle son agir lui resterait voilé à lui-même. En conséquence, il est absurde que les sciences de l'esprit combattent les sciences de la nature pour obtenir l'égalité des droits. De même qu'elles accordent à ces dernières leur objectivité à titre d'indépendance, de même elles ont elles-mêmes succombé à l'objectivisme. Mais, telles qu'elles sont maintenant constituées, avec leurs disciplines multiples, elles sont dépourvues de la rationalité dernière et véritable qui rendrait possible la conception spirituelle du monde. C'est précisément ce manque de rationalité véritable de toutes parts qui est la source de l'obscurité de plus en plus intenable dans laquelle se trouve l'homme à l'égard de sa propre existence et de ses tâches infinies. Elles sont inséparablement unifiées en une tâche unique : ce n 'est que lorsque l'esprit cessant de se tourner naïvement vers le dehors, revient en lui-même et demeure en lui-même et purement en lui-même, qu'il peut se suffire à lui-même.

Mais comment un tel retour réflexif sur soi-même a-t-il pu commencer ? Un commencement n'était pas possible tant que le sensualisme, ou mieux, le psychologisme des data, la psychologie de la tabula rasa dominaient le terrain. Ce n'est que lorsque Brentano exigea que la psychologie fût une science des vécus intentionnels qu'une impulsion fut donnée qui pouvait mener plus loin, quoique Brentano n'eût pas encore dépassé l'objectivisme et le naturalisme psychologiques. La formation d'une méthode véritable qui puisse saisir l'essence fondamentale de l'esprit dans ses intentionalités et édifier à partir de là une analytique conséquente à l'infini, a conduit à la phénoménologie transcendantale. Elle surmonte l'objectivisme naturaliste et tout objectivisme en général d'une seule manière possible, c'est-à-dire en ceci que le philosophant part de son moi, et purement en tant qu'il opère tous ses propres jugement de valeur, ce par quoi il devient purement spectateur théorique. On parvient dans cette attitude à édifier une science de l'esprit absolument indépendante sous la forme d'une compréhension conséquente de soi-même et d'une compréhension du monde comme production spirituelle. En cela, l'esprit n'est pas un esprit dans ou à côté de la nature, mais celle-ci passe elle-même dans la sphère de l'esprit. Le moi n'est plus non plus une chose isolée à côté d'autres choses qui le sont aussi, dans un monde donné préalablement ; la juxtaposition et l'extériorité des moi personnels les uns par rapport aux autres s'efface en général au profit d'une relation intime entre êtres qui sont l'un en l'autre et l'un pour l'autre.

On ne peut cependant parler ici de cela, aucune conférence ne pourrait épuiser ce point. J'espère pourtant avoir montré que ce n'est pas l'ancien rationalisme, qui était un rationalisme absurde et incapable en général de saisir les problèmes de l'esprit nous concernant le plus, qui peut être rénové ici. La ratio qui est maintenant en question n'est rien d'autre que la compréhension véritablement radicale et véritablement universelle de l'esprit par lui-même, sous la forme d'une science universelle responsable, par laquelle un mode entièrement nouveau de scientificité est mis en œuvre, où toutes les questions imaginables, les questions de l'être et les questions de la norme les questions de la dite existence, trouvent leur place. C'est ma conviction : la phénoménologie intentionnelle a fait pour 1a première fois de l'esprit comme esprit le domaine de l'expérience systématique et de la science, et a eu pour effet une reconversion totale de la tâche de la connaissance. L'universalité de l'esprit absolu embrasse tout ce qui est dans une historicité absolue, historicité dans laquelle la nature s'inscrit en tant que configuration spirituelle. C'est la phénoménologie tout d'abord intentionnelle, bien plus, transcendantale, qui fait la lumière grâce à son point de départ et à ses méthodes. Ce n'est qu'à partir d'elle que l'on comprend, et pour des motifs profonds, ce qu'est l'objectivisme naturaliste et, en particulier, on comprend que la psychologie, du fait de son naturalisme, ne pouvait que manquer l'accomplissement, le problème radical et véritable de la vie spirituelle.

Ressaisissons la pensée fondamentale de notre développement : la « crise de l'existence européenne » dont on parle tant aujourd'hui, et qui s'atteste dans des symptômes innombrables de désagrégation de la vie, n'est pas un destin obscur, une fatalité impénétrable ; bien au contraire, on peut la comprendre et la percer à jour à partir de l'arrière-fond de la découverte philosophique de la téléologie de l'histoire européenne. La présupposition de cette compréhension réside cependant dans la saisie préalable du phénomène « Europe » dans son noyau central d'essence. Pour pouvoir concevoir l'énigme de la « crise » présente, il faudrait élaborer le concept d'Europe en tant que téléologie historique des buts infinis de la raison ; il faudrait montrer comment le « monde » européen est né des idées de la raison, c'est-à-dire de l'esprit de la philosophie. La « crise » pourrait alors être interprétée comme l'échec apparent du rationalisme. Le motif de l'insuccès d'une culture rationnelle réside cependant, comme nous le disions, non dans l'essence du rationalisme lui-même, mais uniquement dans son extériorisation, dans son engloutissement dans le « naturalisme » et « l'objectivisme ». La crise de l'existence européenne n'a que deux issues : soit la décadence de l'Europe devenant étrangère à son propre sens vital et rationnel, la chute dans l'hostilité à l'esprit et dans la barbarie ; soit la renaissance de l'Europe à partir de l'esprit de la philosophie, grâce à un héroïsme de la raison qui surmonte définitivement le naturalisme. Le plus grand danger pour l'Europe est la lassitude. Luttons avec tout notre zèle contre ce danger des dangers, en bons Européens que n'effraye pas même un combat infini et, de l'embrasement anéantissant de l'incroyance, du feu se consumant du désespoir devant la mission humanitaire de l'Occident, des cendres de la grande lassitude, le phénix d'une intériorité de vie et d'une spiritualité nouvelles ressuscitera, gage d'un avenir humain grand et lointain : car seul l'esprit est immortel.

---------

**HUSSERL
*Méditations cartésiennes*, tr. fr. G. Peiffer et E. Lévinas, éd. Vrin, p.15**

Quiconque veut vraiment devenir philosophe devra "une fois dans sa vie" se replier sur soi-même et, au-dedans de soi, tenter de renverser toutes les sciences admises jusqu'ici et tenter de les reconstruire. La philosophie - la sagesse - est en quelque sorte une affaire personnelle du philosophe. Elle doit se constituer en tant que *sienne*, être *sa* sagesse, *son* savoir qui, bien qu'il tende vers l'universel, soit acquis par lui et qu'il doit pouvoir justifier dès l'origine et à chacune de ses étapes, en s'appuyant sur ses intuitions absolues. Du moment que j'ai pris la décision de tendre vers cette fin, décision qui seule peut m'amener à la vie et au développement philosophique, j'ai donc par là même fait voeu de pauvreté en matière de connaissance. Dès lors il est manifeste qu'il faudra alors me demander comment je pourrais trouver une méthode qui me donnerait la marche à suivre pour arriver au savoir véritable. Les *Méditations* de Descartes ne veulent donc pas être une affaire purement privée du seul philosophe Descartes, encore moins une simple forme littéraire dont il userait pour exposer ses vues philosophiques. Au contraire, ces méditations dessinent le prototype du genre de méditations nécessaires à tout philosophe qui commence son oeuvre, méditations qui seules peuvent donner naissance à une philosophie.